

SONNETS D'AMOUR

I

Si c'est dessus les eaux que la terre est pressée, |
Comment se soutient-elle encor si fermement, |
Et si c'est sur les vents qu'elle a son fondement, |
Qui la peut conserver sans être renversée ? |

Ces justes contrepoids qui nous l'ont balancée |
Ne penchent-ils jamais d'un divers branlement ? |
Et qui nous fait solide | ainsi | cet élément, |
Qui trouve | autour de lui | l'inconstance | amassée ? |

Il est ainsi, | ce corps | se va | tout | soulevant |
Sans jamais s'ébranler parmi l'onde et le vent, |
Miracle non pareil ! | si mon amour extrême, |

Voyant ces maux coulants, | soufflants de tous côtés, |
Ne trouvait tous les jours | par exem_ple | de même |
Sa constance | au milieu de ces légèretés. |

II

Quand je vois les efforts de ce grand Alexandre, |
D'un César | dont le sein | comblé de passi-ons |
Embrase tout du feu de ces ambiti-ons, |
Et n'en laisse | après soi | mémoi_re | qu'en la cendre. |

Quand je vois que leur gloire est seulement de rendre, |
Après l'orage | enflé de tant d'afflicti-ons, |
Calmes dessous leurs lois | toutes les nati-ons |
Qui voi-ent le soleil | et monter | et descendre : |

Encor que j'ai de quoi m'enorgueillir comme eux, |
Que mes lauriers ne soient | de leurs lauriers | honteux, |
Je les condamne tous | et ne les puis défendre : |

Ma bel_le | c'est vers toi que tournent mes esprits, |
Ces tyrans-là | faisaient leur triomphe de prendre, |
Et je triompherai de ce que tu m'as pris. |

III

Qui serait dans les cieux, | et baisserait sa vue
Sur le large pourpris de ce sec élément, |
Il ne croirait | le Tout | rien qu'un point seulement, |
Un point | encor caché du voile d'une nue. |

Mais | s'il contemple | après cette courtine bleue, |
Ce cercle de cristal, | ce doré firmament, |
Il juge que son tour est grand infiniment, |
Et que cette grandeur nous est toute inconnue. |

Ainsi | de ce grand ciel, où l'amour m'a guidé, |
De ce grand ciel d'Amour où mon oeil est bandé, |
Si je relâche un peu la pointe aiguë au reste, |

Au reste des amours, | je vois | sous une nuit |
Du monde d'Épicure | en ato_mes | réduit |
Leur amour | tout de terre, | et le mien | tout céleste. |

IV

En vain | mille beautés | à mes yeux | se présentent, |
Mes yeux | leur sont ouverts | et mon coura_ge | clos, |
Une seule beauté | s'enflamme dans mes os |
Et mes os | de ce feu | seulement | se contentent : |

Les rigueurs de ma vie et du temps qui m'absentent
Du bienheureux séjour où loge mon repos, |
Altèrent moins mon âme, | encor que mon propos
Et mes discrets désirs | jamais | ne se repentent. |

Chatouilleuses beautés, | vous domptez doucement
Tous ces esprits flottants, qui souillent aisément |
Des absentes amours | la chaste souvenance : |

Mais | pour tous vos efforts | je demeure indompté : |
Ainsi | je veux servir d'un patron de constance, |
Comme ma belle fleur | d'un patron de beauté. |

V

Je meurs, | et les soucis qui sortent du martyre
Que me donne l'absence, | et les jours, | et les nuits |
Font tant | qu'à tous moments | je ne sais que je suis, |
Si j'empire du tout | ou bien si je respire ; |

Un chagrin | survenant | mille chagrins | m'attire |
Et | me croyant aider | moi-mê_me | je me nuis, |
L'infini mouvement de mes roulants ennuis |
M'emporte, | et je le sens, | mais je ne le puis dire. |

Je suis cet Actéon | de ces chiens | déchiré ! |
Et l'éclat de mon âme | est si bien altéré |
Qu'elle qui me devrait faire vi_vre | me tue : |

Deux Déés_ses | nous ont tramé tout notre sort, |
Mais | pour divers sujets | nous trouvons même mort, |
Moi | de ne la voir point, | et lui | de l'avoir vue. |

VI

Mon Dieu, | que je voudrais que ma main fût oisive, |
Que ma bouche et mes yeux reprissent leur devoir ! |
Écrire | est peu | : c'est plus | de parler et de voir, |
De ces deux oeu_vres | l'une | est morte | et l'au_tre | vive. |

Quelque beau trait d'amour que notre main écrive, |
Ce sont témoins muets qui n'ont pas le pouvoir
Ni le semblable poids, que l'oeil pourrait avoir |
Et | de nos vives voix | la vertu | plus naïve. |

Mais quoi ! | n'étaient encor ces faibles étançons |
Et ces fruits mi-rongés dont nous le nourrissons, |
L'Amour | mourrait de faim | tomberait en ru-ine : |

Écrivons, | attendant de plus fermes plaisirs, |
Et | si le temps domine encor sur nos désirs, |
Faisons | que | sur le temps | la constan_ce | domine. |

VII

Si j'avais | comme vous, | mignardes colombelles, |
Des plumages si beaux | sur mon corps | attachés, |
On aurait beau tenir mes esprits | empêchés
De l'indomptable fer de cent chaînes nouvelles, |

Sur les ailes du vent | je guiderais mes ailes, |
J'irais jusqu'au séjour où mes biens sont cachés, |
Ainsi, | voyant | de moi | ces ennuis | arrachés, |
Je ne sentirais plus ces absences cruelles. |

Colombel_les, | hélas ! | que j'ai bien souhaité
Que mon corps vous semblât autant d'agilité, |
Que mon â_me | d'amour | à votre â_me | ressemble : |

Mais quoi ! | je le souhaite, | et me trompe d'autant. |
Ferais-je bien voler un amour si constant |
D'un mon_de | tout rempli de vos ailes ensemble ? |

VIII

Ce trésor que j'ai pris avecques tant de peine |
Je le veux | avec peine | encore conserver, |
Tardif à reposer, | prompt à me relever, |
Et tant veiller | qu'enfin | on ne me le surprenne. |

Encor | que | des mes yeux | la gar_de | plus certaine |
Auprès de son séjour | ne te puisse trouver, |
Et qu'il me pût encor | en l'absence | arriver |
Qu'un au_tre | plus prochain | me l'empoigne | et l'emmène. |

Je ne veux pas pourtant me travailler ainsi, |
La seule foi | m'assure | et m'ôte le souci : |
Et ne changera point pourvu que je ne change. |

Il faut tenir bon œil et bon pied sur ce point, |
À gagner un beau bien | on gagne une louange, |
Mais on en gagne mille à ne le perdre point. |

IX

Si tant de maux passés ne m'ont acquis ce bien, |
Que vous croyez | au moins | que je vous suis fidèle, |
Ou | si vous le croyez, | qu'à la moindre querelle |
Vous me fassiez semblant de n'en plus croire rien ; |

Belle, pour qui je meurs, | bel_le, | pensez vous bien
Que je ne sente point cette injure cruelle ? |
Plus sanglan_te | beaucoup | que la peine éternelle |
Où | malgré tout le monde | encor | je me retiens. |

Il est vrai toutefois, | vos beautés infinies, |
Quand je vivrais encor cent mille et mille vies, |
Ne se pourraient jamais servir si dignement

Que je ne fusse en reste à leur valeur parfaite : |
Mais croyez-le ou non, | la preuve | est toute faite |
Qu'au prix de moi, | l'amour | aime imparfaitement. |

X

Je ne bouge non plus qu'un écueil dedans l'onde |
Qui fait front à l'orage, | et le fait reculer. |
Il me trouve affermi, | qui cherche à m'ébranler, |
Dussé-je voir branler | contre moi | tout le monde. |

Chacun, | qui voit combien | tous les jours | je me fonde
Sur ce constant dessein, | se mêle d'en parler, |
Trouble la terre et l'air afin de me troubler |
Et, | ne pouvant rien plus, | pour le moins | il en gronde. |

Mais je n'écoute point, que pour le mépriser, |
Ce propos enchanteur qui tend à m'abuser |
Et me ravir le bien que leur rage m'envie. |

Laissons, | laissons le dire! | un seul mot | me suffit : |
Qu'en la guerre d'amour| une â_me | bien nourrie |
Emporte tout l'honneur | emportant le profit. |

XI

Tous mes propos | jadis | ne vous faisaient instance
Que de l'ardent amour dont j'étais embrasé : |
Mais | depuis que votre oeil | sur moi | s'est apaisé |
Je ne vous puis parler rien que de ma constance. |

L'Amour même de qui j'éprouve l'assistance, |
Qui sait combien l'esprit de l'homme est fort aisé
D'aller aux changements, | se tient comme abusé |
Voyant | qu'en vous aimant | j'aime sans repentance. |

Il s'en remontre assez qui brûlent vivement, |
Mais la fin de leur feu, | qui se va | consumant, |
N'est qu'un brin de fumée | et qu'un morceau de cendre. |

Je laisse ces amants croupir en leurs humeurs |
Et me tiens pour content, s'il vous plaît de comprendre
Que mon feu ne saurait mourir si je ne meurs. |

XII

Mon cœur | ne te rends point à ces ennuis d'absence, |
Et | quelque forts qu'ils soient | sois encore plus fort, |
Quand même tu serais sur le point de la mort |
Mon cœur, | ne te rends point, | et reprends ta puissance. |

Que si tant de combats te donnent connaissance
Que tu n'es pas toujours pour rompre leur effort, |
Garde-toi de tomber en un tel déconfort |
Que ton amour | jamais | y perde son essence. |

Puisque tous tes soupirs sont ainsi retardés, |
Lais_se, | laisse courir ces torrents débordés, |
Et monte sur les rocs de ce mont de constance : |

Ainsi | dessus les monts | ce sage chef romain |
Différa ses combats du jour au lendemain, |
Se moqua d'Hannibal, | rompant sa vi-olence. |

XIII

Tu disais, | Archimède, | ainsi qu'on nous rapporte, |
Qu'on te donnât un point pour bien te soutenir, |
Tu branlerais le monde, | et le ferais venir, |
Comme un faix | plus léger | de lieu en lieu | s'emporte ; |

*Puis que ton arc si beau, | ta main | était si forte,
Si tu pouvais encore | au mon_de | revenir ; |
Dans l'amour que mon coeur s'efforce à retenir |
Tu trouverais ton point peut-être en quelque sorte. |

Pourrait-on voir jamais plus de solidité
Qu'en ce qui branle moins | plus il est agité |
Et prend son assurance en l'inconstance même ?|

Il est sûr, | Archimède, | et je n'en doute point : |
Pour branler tout le monde | et s'assurer d'un point, |
Il te fallait aimer aussi ferme que j'aime. |

XIV

Quand le vaillant Hector, | le grand rempart de Troie, |
Sortit | tout enflammé, | sur les nefes des Grégeois, |
Et qu'Achil_le | charmait | d'une plaintive voix |
Son oisive douleur, | sa vengean_ce | de joie. |

Comme quand le Soleil | dedans l'on_de | flamboie |
L'onde des rais tremblants | repousse dans les toits : |
La Grè_ce | tout ainsi flottante cette fois |
Eut peur d'être | à la fin | la proi-e de sa proie. |

D'un seul écu | Ajax | se trouvant le plus fort |
Soutint cette fureur | et dompta cet effort, |
J'eusse perdu de même en cette horrible absence |

Mon amour, | assailli d'une armé-e d'ennuis, |
Dans le travail des jours, | dans la langueur des nuits, |
Si je ne l'eusse armé | d'un écu de constance. |

XV

Cette brave Carthage, | un des honneurs du monde |
Et la longue terreur de l'Empire Romain, |
Qui donna tant de peine à son cœur, | à sa main, |
Pour se faire première, | et Ro_me | la seconde |

Après avoir dompté presque la terre et l'onde, |
Et porté | dans le ciel | tout l'orgueil de son sein |
Éprouva | mais trop tard, | qu'un superbe dessein |
Fondé dessus le vent | il faut enfin qu'il fonde. |

Cette insolente-là | la pompe qu'elle aima |
Le brasier dévorant | du feu | la consuma : |
Que je me ris | au lieu | Cartha_ge | de te plaindre.

Ton feu | dura vingt jours, | et brûla pour si peu. |
Hélas, | que dirais-tu si tu voyais qu'un feu
Me brûle si longtemps sans qu'il se puisse éteindre? |

XVI

Je prends exemple en toi, | courageuse Numance, |
L'un des fléaux de Rome, | et | comme toi | je veux, |
Pratiquant la valeur, | apprendre à nos neveux
Qu'il faut vaincre en l'assaut, | mourir en la défense. |

Durant tes quatorze ans, | l'insolente arrogance
De tes longs ennemis, | du bonheur | dépourvus, |
Contre tant de vertu | s'arrachait les cheveux |
Et s'arrachait plus fort encore l'espérance : |

Enfin | on n'eut moyen propre à te surmonter |
Que te laisser toi-même | à toi-mê_me | dompter, |
Et toi | tu ne laissas que tes murs et ta cendre : |

Ainsi | tous ces ennuis dont je vaincs les efforts |
S'ils se trouvent enfin plus rusé que plus forts, |
J'aime mieux | comme toi | mourir que de me rendre. |

XVII

Je sens | dedans mon âme | une guerre civile, |
D'un parti | ma raison, | mes sens | d'autre parti, |
Dont le brûlant discord ne peut être amorti |
Tant | chacun | son tranchant | l'un contre l'autre | affile. |

Mais mes sens | sont armés d'un verre si fragile |
Que | si le coeur | bientôt | ne s'en est départi |
Tout l'heur | vers ma raison | se verra converti, |
Comme au parti plus fort, | plus juste | et plus utile. |

Mes sens | veulent ployer sous ce pesant fardeau
Des ardeurs que me donne un éloigné flambeau, |
Au rebours | la raison | me renforce au martyr. |

Faisons comme dans Rome, | à ce peuple mutin |
De mes sens inconstants | arrachons-les enfin, |
Et que notre raison | y plante son empire. |

XVIII

Ne vous étonnez point si mon esprit qui passe
De travail en travail par tant de mouvements, |
Depuis qu'il est banni dans ces éloignements, |
Tout agile qu'il est | ne change point de place. |

Ce que vous en voyez, | quelque chose qu'il fasse, |
Il s'est planté si bien sur si bons fondements, |
Qu'il ne voudrait jamais souffrir de changements
Si ce n'est que le feu ne pût changer de place. |

Ces deux contrai_res | sont | en moi seul | arrêtés :
Les faibles mouvements, | les dures fermetés : |
Mais voulez-vous avoir plus claire connaissance

Que mon espoir se meurt et ne se change point ? |
Il tourne à l'entour du point de la constance |
Comme le ciel tourne à l'entour de son point. |

XIX

Je contemplais un jour le dormant de ce fleuve
Qui traîne lentement les ondes dans la mer,
Sans que les Aquilons le fassent écumer |
Ni bondir, | ravageur, | sur les bords qu'il abreuve. |

Et | contemplant le cours de ces maux que j'éprouve,
Ce fleu_ve, | dis-je alors, | ne sait ce qu'est aimer ; |
Si quelque flamme | eût pu | ses gla_ces | allumer, |
Il trouverait l'amour ainsi que je le trouve. |

S'il le sentait si bien, | il aurait plus de flots, |
L'amour est de la peine | et non point du repos, |
Mais cette peine | enfin | est | du repos | suivie, |

Si son esprit constant la défend du trépas ; |
Mais qui meurt en la peine | il ne mérite pas
Que le repos | jamais | lui redonne la vie. |

XX

Les Toscans | bataillaient | donnant droit dedans Rome |
Les armes à la main, | la fureur sur le front, |
Quand on vit un Horace | avancer sur le pont, |
Et | d'un coup | arrêter tant d'hommes par un homme. |

Après un long combat | et brave qu'on renomme |
Vaincu | non de valeur, | mais | d'un grand nombre | il rompt |
De sa main | le passage | et s'élan_ce | d'un bond |
Dans le Ti_bre, | se sauve, | et sauve tout en somme, |

Mon amour | n'est pas moindre, | et | quoiqu'il soit surpris |
De la foule d'ennuis qui troublent mes esprits, |
Il tient ferme | et se bat avec tant de constance |

Que | près des coups | il est éloigné de danger, |
Et | s'il se doit enfin | dans ses lar_mes | plonger, |
Le dernier désespoir | sera son espérance. |

XXI

Non, | je ne cache point une flamme si belle, |
Je veux | je veux avoir tout le monde à témoin, |
Et ceux qui sont plus près, | et ceux qui sont plus loin : |
Di_tes, | est-il au monde un amant plus fidèle?

Ces secrètes humeurs | qu'hypocri_tes | j'appelle, |
Blâment secrètement | à l'oreille en un coin |
La peine que je prends d'en prendre tant de soin, |
Tandis que chacun d'eux | ces propres sens | recèle. |

Ainsi | nous différons : | que leurs cœurs | sont couverts |
Et que le mien | fait voir ses mouvements ouverts : |
Ils ont raison, | leurs sens | sont bien dignes de honte : |

Mais je ne puis rougir d'aimer si dignement, |
Et | plus mon bel amour | tous leurs amours | surmonte |
Il me le faut encor aimer plus constamment. |

XXII

On dit | que | dans le ciel | les diverses images |
Des as_tres | l'un à l'autre | ensem_ble | rapportés |
Engendrent ici-bas tant de diversités |
Et tantôt | de profit, | et tantôt | de dommages. |

Tous les états | leur font | à leur tour | leurs hommages |
L'un | bais_se | l'au_tre | hausse ; | et tant de dignités |
Ont | en maintes façons | certains points | limités |
Qui leur font | et laisser | et perdre leurs visages. |

Mon amour sûr | se trouve exempt de ses rigueurs, |
Si ce n'est pour accroître encore ses vigueurs |
Mais non pas | pour jamais | d'un seul moment | descendre. |

Non pas s'il me fallait descendre dans la mort : |
En somme | il est, | s'il faut | par le ciel | le comprendre |
Fer_me | ni plus ni loin que l'étoile du nord. |

XXIII

Il est vrai, | mon amour | était sujet au change, |
Avant que j'eusse appris d'aimer solidement, |
Mais | si je n'eusse vu cet astre consumant, |
Je n'aurais point encor acquis cette louange. |

O_re | je vois combien c'est une humeur étrange |
De vi_vre, | mais mourir, | parmi le changement, |
Et que l'amour lui-même | en gronde tellement |
Qu'il est certain | qu'enfin, | quoi qu'il tarde, | il s'en venge. |

Si tu prends un chemin après tant de détours, |
Un bord après l'orage, | et puis | reprends ton cours, |
En l'orage | aux détours, | il survient le naufrage |

Ou l'erreur | on dira que tu l'as mérité. |
Si l'amour n'est point feint, | il aura le courage
De ne changer non plus que fait la vérité. |

XXIV

Mon soleil qui brillez de vos yeux dans mes yeux, |
Et | pour trop de clarté | leur ôtez la lumière, |
Je ne vois rien que vous, | et mon âme | est si fière |
Qu'elle ne daigne plus aimer que dans les cieus. |

Tout autre amour | me semble un enfer furi-eux |
Plein d'horreur et de mort | dont | m'enfuyant arrière |
J'en laisse franchement plus franche la carrière
À ceux qui font plus mal | et pensent faire mieux. |

Le plaisir | volontiers | est | de l'amour | l'amorce, |
Mais | outre encor | je sens quelque plus vive force
Qui me ferait aimer | malgré moi | ce soleil : |

Cette force | est en vous | dont la beauté puissante, |
La beauté sans pareille, | encor qu'elle s'absente |
A tué cet amant, | cet amant sans pareil. |

XXV

Contemplez hardiment tous ceux qui ont coutume
De se sacrifi-er à l'autel des beautés, |
Vous verrez que le vent de leurs légèretés
Leur éteint le brasier aussitôt qu'il l'allume. |

Mais moi, | qui | si longtemps | à vos yeux | me consume, |
Je ne consume point pourtant mes fermetés, |
Et | d'autant plus avant | au feu vous me mettez, |
Plus l'or de mon amour | à durer | s'accoutume. |

Pour vous, | bel_le, | le tout | de ce tout | ne m'est rien, |
Ces biens | sont pauvretés au regard de ce bien, |
Et vous servir tant plus que mille et mille empires. |

S'en trou_ve | qui voudra | vivement offensé, |
Pour moi | j'aimerais mieux mourir en vos martyres,
Que vivre au plus grand heur qui puisse être pensé. |

XXVI

Les vents | grondaient en l'air, | les plus sombres nuages |
Nous dérobaient le jour | pêle-mêle | entassés, |
Les abîmes d'enfer | étaient | au ciel | poussés, |
La mer | s'enflait des monts, | et le mon_de | d'orages ; |

Quand je vis qu'un oiseau | délaissant nos rivages |
S'envole au beau milieu de ces flots courroucés, |
Y po_se | de son nid | les fétus | ramassés |
Et rapaise soudain ces écumeuses rages. |

L'amour | m'en fit autant, | et | comme un Alcy-on |
L'autre jour | se logea dedans ma passi-on |
Et combla de bonheur mon âme infortunée. |

Après le trouble, | enfin, | il me donna la paix : |
Mais le calme de mer | n'est qu'une fois l'année |
Et celui de mon âme | y sera pour jamais. |

SONNETS DE LA MORT

I

Mortels, | qui | des mortels | avez pris votre vie, |
Vi-e qui meurt encor dans le tombeau du corps, |
Vous qui ramoncelez vos trésors, | des trésors |
De ceux | dont | par la mort | la vi-e fut ravie : |

Vous | qui | voyant | de morts | leur mort | entresuivie, |
N'avez point de maisons que les maisons des morts, |
Et ne sentez pourtant | de la mort | un remords, |
D'où vient | qu'au souvenir | son souvenir | s'oublie ? |

Est-ce que votre vie | adorant ses douceurs |
Détes_te | des pensers de la mort | les horreurs, |
Et ne puisse envi-er une contraire envie ? |

Mortels, | chacun | accuse, | et j'excuse le tort
Qu'on forge en votre oubli. | Un oubli d'une mort |
Vous montre un souvenir d'une éternelle vie. |

II

Mais si faut-il mourir ! | et la vie orgueilleuse,
Qui bra_ve | de la mort, | sentira ses fureurs ; |
Les soleils | hâleront ces journalières fleurs, |
Et le temps | crèvera cette ampoule venteuse. |

Ce beau flambeau qui lance une flamme fumeuse, |
Sur le vert de la cire | éteindra ses ardeurs ; |
L'huile de ce tableau | ternira ses couleurs,
Et ses flots | se rompront à la rive écumeuse. |

J'ai vu ces clairs éclairs passer devant mes yeux, |
Et le tonnerre encor qui gronde dans les Cieux, |
Où | d'une ou d'autre part | éclatera l'orage. |

J'ai vu fondre la neige, | et ces torrents | tarir, |
Ces lions rugissants, | je les ai vus sans rage. |
Vivez, | hom_mes, | vivez, | mais si faut-il mourir. |

III

Ha ! | que j'en vois bien peu songer à cette mort |
Et | si chacun la cherche aux dangers de la guerre ! |
Tantôt | dessus la mer, | tantôt | dessus la Terre, |
Mais | las ! | dans son oubli | tout le mon_de | s'endort. |

De la mer, | on s'attend à ressurgir au port, |
Sur la terre, | aux effrois dont l'ennemi s'atterre : |
Bref, | chacun | pense à vivre, | et ce vaisseau de verre |
S'estime être un rocher bien solide et bien fort. |

Je vois ces vermisseaux | bâtir | dedans leurs plaines, |
Les monts de leurs desseins, | dont les cimes humaines
Semblent presque égalier leurs coeurs ambiti-eux. |

Géants, | où poussez-vous ces beaux amas de poudre ? |
Vous les amoncelez ? | Vous les verrez dissoudre : |
Ils montent de la Terre ? | Ils tomberont des Cieux. |

IV

Pour qui tant de travaux ? | pour vous de qui l'haleine
Pantelle en la poitrine et traîne sa langueur ? |
Vos desseins | sont bien loin du bout de leur vigueur |
Et vous êtes bien près du bout de votre peine. |

Je vous accorde encore une emprise certaine, |
Qui | de soi | court | du Temps | l'incertaine rigueur ; |
Si perdrez-vous enfin ce fruit et ce labeur : |
Le mont | est foudroyé plus souvent que la plaine. |

Ces sceptres envi-és, | ces trônes débattus, |
Champ superbe du camp de vos fières vertus, |
Sont | de l'avare mort | le débat et l'envie. |

Mais pourquoi ce souci ? | Mais pourquoi cet effort ? |
Savez-vous bien que c'est le train de cette vie ? |
La fuite de la vie, | et la course à la mort. |

V

Hélas ! | comptez vos jours | les jours qui sont passés |
Sont déjà morts pour vous, | ceux qui viennent encore |
Mourront tous sur le point de leur naissante Aurore, |
Et moitié de la vie | est moitié du décès. |

Ces désirs orgueilleux | pêle-mêle | entassés, |
Ce coeur outreucidé que votre bras implore, |
Cet indomptable bras que votre coeur adore, |
La mort | les met en gêne, | et leur fait le procès. |

Mille flots, | mille écueils, | font tête à votre route, |
Vous rompez à travers, | mais | à la fin, | sans doute, |
Vous serez le butin des écueils, et des flots. |

Une heu_re | vous attend, | un moment | vous épie, |
Bourreaux dénaturés de votre propre vie, |
Qui vit avec la peine, | et meurt sans le repos. |

VI

Tout le mon_de | se plaint de la cruelle envie
Que la nature porte aux longueurs de nos jours : |
Hom_mes, | vous vous trompez, | ils ne sont pas trop courts,
Si vous vous mesurez au pied de votre vie. |

Mais quoi ? | je n'entends point quelqu'un de vous qui die : |
Je me veux dépêtrer de ces fâcheux détours, |
Il faut que je revole à ces plus beaux séjours, |
Où séjour_ne | des temps | l'entresuite infinie. |

Beaux séjours, | loin de l'oeil, | près de l'entendement, |
Au prix de qui ce temps ne monte qu'un moment, |
Au prix de qui le jour est un ombrage sombre, |

Vous êtes mon désir : | et ce jour, | et ce temps, |
Où le monde s'aveugle et prend son pasetemps, |
Ne me seront jamais qu'un moment et qu'une ombre. |

VII

Tandis | que | dedans l'air | un autre air | je respire, |
Et | qu'à l'envi du feu | j'allume mon désir, |
Que j'en_fle | contre l'eau les eaux de mon plaisir, |
Et que me colle à terre un importun martyr, |

Cet air | toujours | m'anime, | et le désir | m'attire, |
Je recherche à monceaux les plaisirs à choisir, |
Mon martyr élevé | me vient encor saisir, |
Et | de tous mes travaux | le dernier | est le pire. |

À la fin | je me trouve en un étrange émoi, |
Car ces divers effets | ne sont que contre moi : |
C'est mourir que de vivre en cette peine extrême. |

Voilà comme la vie | à l'abandon | s'épard : |
Chaque part de ce monde | en emporte sa part, |
Et la moindre | à la fin | est celle de nous même. |

VIII

Voulez-vous voir ce trait | qui | si roi_de | s'élançe |
Dedans l'air qu'il poursuit au partir de la main ? |
Il monte, | il monte, | il perd | : mais | hélas ! | tout soudain |
Il retombe, | il retombe, | et perd sa vi-olence. |

C'est le train de nos jours, | c'est cette outrecuidance
Que ces monstres de terre allaitent de leur sein, |
Qui baise o_re | des monts | le sommet plus hautain, |
O_res sur les rochers de ces vallons | s'offense. |

Voire ce sont nos jours : | quand tu seras monté
À ce point de hauteur, | à ce point | arrêté, |
Qui ne se peut forcer, | il te faudra descendre. |

Le trait est empenné, | l'air, | qu'il va | poursuivant, |
C'est le champ de l'orage : | hé ! | commence d'apprendre
Que ta vie est de plume, | et le mon_de | de vent. |

IX

Qui sont, | qui sont ceux-là, dont le coeur idolâtre
Se jette aux pieds du monde, et flatte ses honneurs, |
Et qui sont ces valets, | et qui sont ces seigneurs, |
Et ces âmes d'ébène, | et ces faces d'albâtre ? |

Ces masques déguisés, dont la troupe folâtre
S'amuse à caresser je ne sais quels donneurs
De fumé-es de Cour, | et ces entrepreneurs
De vaincre encor le ciel qu'ils ne peuvent combattre ? |

Qui sont ces louvoyeurs qui s'éloignent du port ? |
Hommagers à la vie, | et félons à la mort, |
Dont l'étoile est leur bien, | le vent | leur fantaisie ? |

Je vogue en même mer, | et craindrais de périr
Si ce n'est que je sais que cette même vie
N'est rien que le fanal qui me guide au mourir. |

X

Mais | si mon faible corps | qui | comme l'eau | s'écoule |
Et s'affermite encor plus longtemps qu'un plus fort |
S'avance à tous moments vers le seuil de la mort, |
Et que | mal dessus mal | dans le tombeau | me roule, |

Pourquoi tiendrai-je roide à ce vent qui saboule
Le sablon de mes jours d'un invincible effort ? |
Faut-il pas réveiller cette âme qui s'endort, |
De peur | qu'avec le corps | la tempê_te | la foule ? |

Laisse dormir ce corps, | mon âme, | et | quant à toi |
Veil_le, | veille | et te tiens alerte à tout effroi, |
Garde que ce Larron ne te trouve endormie : |

Le point de sa venue | est | pour nous | incertain, |
Mais, | mon âme, | il suffit que cet auteur de vie
Nous cache bien son temps, | mais non pas son dessein. |

XI

Et quel bien de la mort ? | où la vermine ronge
Tous ces nerfs, | tous ces os, | où l'âme se départ
*De l'horrible charogne, | et se tient à l'écart, |
Et laisse un souvenir de nous comme d'un songe ? |

Ce corps, | qui | dans la vie | en ses grandeurs | se plonge, |
Si soudain | dans la mort | étouffera sa part, |
Et sera ce beau nom, | qui | tant partout | s'épard, |
Borné de vanité, | couronné de mensonge. |

À quoi cette âme, | hélas ! | et ce corps désunis ? |
Du commerce du monde | hors du mon_de | bannis ? |
À quoi ces noeuds si beaux que le trépas délie ? |

Pour vivre au ciel | il faut mourir plus tôt ici : |
Ce n'en est pas pourtant le sentier raccourci, |
Mais quoi ? | nous n'avons plus | ni d'Hénoch, | ni d'Élie. |

XII

Tout s'enfle contre moi, | tout m'assaut, | tout me tente, |
Et le monde | et la chair, | et l'ange révolté, |
Dont l'on_de, | dont l'effort, | dont le charme inventé |
Et m'abî_me, | Seigneur, | et m'ébranle, | et m'enchante. |

Quelle nef, | quel appui, | quelle oreille dormante, |
Sans péril, | sans tomber, | et sans être enchanté, |
Me donras tu ? | Ton temple où vit la sainteté, |
Ton invincible main, | et ta voix si constante ? |

Et quoi ? | mon Dieu, | je sens combattre | maintes fois
Encor | avec ton Temple, | et ta main, | et ta voix, |
Cest ange révolté, | cette chair, | et ce Monde. |

Mais ton tem_ple | pourtant, | ta main, | ta voix | sera
La nef, | l'appui, | l'oreille, | où ce charme perdra, |
Où mourra cet effort, | où se rompra cette onde. |